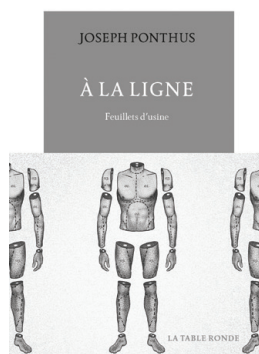


Ici, pas de critiques ou de comptes-rendus des derniers best-seller ni d'auteurs à la mode ou au cœur de l'actualité. *Sur la table de chevet*, les chroniqueurs vous proposent de découvrir ou de redécouvrir des écrivains en tout genre ou des œuvres qu'ils affectionnent indépendamment d'une époque ou de leur notoriété.

Un coup de projecteur sur un auteur par L'Éponge



À la ligne
Feuillets d'usine
 Éditeur : La table ronde
 Collection : Vermillon
 Nombre de pages : 272
 ISBN : 2710389665

Joseph Ponthus, de l'intellectuel au prolétaire



Joseph Ponthus © Philippe Matsas | Opale | Éditions La Table Ronde — L'Éponge

Ne vous arrive-t-il pas d'être bousculé et ému par certains ouvrages après les avoir lus ? Ces pépites littéraires, je les découvre toujours avec deux ou trois trains de retard. Ainsi, cet été, j'ai dévoré en deux jours *À la ligne, Feuillets d'usine* de Joseph Ponthus (éditions La Table Ronde, 2019) et ce fut une découverte pour moi. D'une part, en raison de la stylistique particulière de ce premier et unique roman qui reprend les codes des poèmes en vers libres. D'autre part, d'être passé à côté de l'engouement des lecteurs et des médias à la sortie du livre. Quoique, je n'aime pas suivre aveuglément les modes et la foule. Et enfin, le choc : apprendre que l'auteur est décédé fauché en pleine ascension par le crabe à quarante-deux ans, le 24 février 2021.

Une étape qui change une existence

En 2015, Joseph Ponthus quitte son emploi d'éducateur spécialisé de la ville de Montreuil pour se marier et s'installer en Bretagne. Ne trouvant aucun poste disponible dans le domaine social, il s'inscrit dans les agences d'intérim. L'une d'entre elle lui propose une mission dans une conserverie de poissons. Dans la région des fest-noz, l'agroalimentaire mène la danse en matière d'emploi. Alors, pour gagner sa croûte, Joseph Ponthus, l'ancien hypokhâgne et khâgne, n'a guère le choix, il doit accepter l'offre. Aussitôt, il se confronte à l'univers de l'usine avec ses bruits et ses hommes à la chaîne, ces maillons indispensables mais exploités dans ce système industriel.

Joseph Ponthus découvre la vie d'ouvrier intérimaire durant deux ans avec des horaires de nuit ou aux aurores. Lui, l'intellectuel se retrouve travailleur manuel dans une conserverie puis un abattoir. De son propre aveu, c'est « une déflagration physique et mentale ». Il apprend un nouveau champ lexical : un conducteur de ligne, c'est un contremaître ; un opérateur de production, un ouvrier ; les chaînes, des lignes de production. Modernité dans le vocabulaire mais son poste de travail reste toujours ingrat.

Écrire, une survie pour l'esprit

Au retour de son travail, même exténué par la tâche, il consigne chaque soir ses inspirations. Ne rien oublier. Ne pas laisser sa mémoire effacer ses impressions et ses ressentis de la journée. Ne pas attendre le week-end pour rédiger ses textes sinon tout sera perdu. Écrire, une nécessité pour Joseph Ponthus qui répètera à qui voudra l'entendre dans les médias qu'il serait devenu cinglé sans la littérature et piégé par la machine. Le roman prend forme. L'ancien *éduc spé* raconte avec humour son histoire professionnelle. Il décrit avec justesse cet environnement aseptisé et mécanisé si bruyant et croque des portraits de ces compagnons d'infortune. Pour se raccrocher au réel, il déclame des quatrains de poètes, se remémore des passages de romans et fredonne des strophes de chanteurs pour que son esprit fonctionne. Quand le corps dépense de l'énergie à répéter des mouvements identiques durant huit heures, il ne doit pas y

avoir d'inactivité cérébrale. Il appréhende ce mode de travail déshumanisé encore existant au XXI^e siècle, sans le juger et sans le critiquer. Il le vit et en témoigne.

Un roman poème prolétaire

J'écris comme je travaille / À la chaîne / À la ligne / Aussi pas de ponctuation et de courtes phrases dans le roman de Joseph Ponthus qui affirme que l'usine impose le rythme du livre. Son ouvrage s'apparente à un recueil de poésie : ses phrases, des vers sans rimes ; ses soixante-cinq chapitres, des poèmes aux histoires qui se suivent. Certes, la virgule est invisible néanmoins les retours à la ligne et les lettres majuscules présentes au début des phrases permettent de ralentir la lecture. Une pause, puis on reprend jusqu'à la fin du paragraphe où le point invisible impose son tempo. Il suffit de choisir sa propre respiration et sa cadence. Quelques références littéraires sont disséminées un peu partout, celles de Barbey d'Aurevilly, Claudel, Dumas, Apollinaire, Rabelais, Aragon, Shakespeare, Pérec, Proust, Breil, Barbara, Trenet et tant d'autres mais un hommage à Thierry Metz.

Sept ans après sa publication, *À la ligne, Feuillets d'usine* est toujours d'actualité. Peut-être que la mission ici-bas de Joseph Ponthus aura été de nous alerter sur les conditions de travail de ces ouvriers dans l'agroalimentaire ? Néanmoins, il semblerait qu'elles aient encore de beaux jours devant elles. ❖

Jean-Michel Légise